



Courons vite voir les beaux messieurs de Bois-Doré! (Page 367.)

A cet effet, d'Artagnan quitta la salle avec empressement, pour aller chercher le digne intendant, puisque celui-ci ne revenait pas.

Il monta l'escalier qui conduisait au premier étage, et aperçut dans la chambre de Porthos un amas d'habits de toutes couleurs et de toutes étoffes, sur lesquels Mousqueton s'était couché après les avoir entassés lui-même.

C'était le lot du fidèle ami. Ces habits lui appartenaient bien; ils lui avaient été bien donnés. On voyait la main de Mousqueton s'étendre sur ces reliques, qu'il baisait de toutes ses lèvres, de tout son visage, qu'il couvrait de tout son corps.

D'Artagnan s'approcha pour consoler le pauvre garçon.

— Mon Dieu! dit-il, il ne bouge plus; il est évanoui!

D'Artagnan se trompait: Mousqueton était mort.

Mort, comme le chien qui, ayant perdu son maître, revient mourir sur son habit.

CCLXII

LA VIEILLESSE D'ATHOS.

Pendant que tous ces événements séparaient à jamais les quatre mousquetaires, autrefois liés d'une façon qui paraissait indissoluble, Athos, demeuré seul après le départ de Raoul, commençait à payer son tribut à cette mort anticipée qu'on appelle l'absence des gens aimés.

Revenu à sa maison de Blois, n'ayant plus même Grimaud pour recueillir un pauvre sourire quand il passait dans les parterres, Athos sentait de jour en jour s'altérer la vigueur d'une nature qui, depuis si longtemps, semblait infailible.

L'âge, reculé pour lui par la présence de l'objet chéri, arrivait avec ce cortège de dou-

leurs et de gênes qui grossit à mesure qu'il se fait attendre. Athos n'avait plus là son fils pour s'étudier à marcher droit, à lever la tête, à donner le bon exemple; il n'avait plus ces yeux brillants de jeune homme, foyer toujours ardent où se régénérait la flamme de ses regards.

Et puis, faut-il le dire, cette nature, exquise par sa tendresse et sa réserve, ne trouvant plus rien qui contint ses élans, se livrait au chagrin avec toute la fougue des natures vulgaires, quand elles se livrent à la joie.

Le comte de La Fère, resté jeune jusqu'à sa soixante-deuxième année, l'homme de guerre qui avait conservé sa force malgré les fatigues, sa fraîcheur d'esprit malgré les malheurs, sa douce sérénité d'âme et de corps malgré milady, malgré Mazarin, malgré La Vallière, Athos était devenu un vieillard en huit jours, du moment qu'il avait perdu l'appui de son arrière-jeunesse.

Toujours beau, mais courbé, noble, mais triste, doux et chancelant sous ses cheveux blanchis, il recherchait, depuis sa solitude, les clairières par lesquelles le soleil venait trouer le feuillage des allées.

Le rude exercice de toute sa vie, il le désapprit quand Raoul ne fut plus là. Les serviteurs, accoutumés à le voir levé dès l'aube en toute saison, s'étonnèrent d'entendre sonner sept heures en été sans que leur maître eût quitté le lit.

Athos demeurait couché, un livre sous son chevet, et il ne dormait pas, et il ne lisait pas. Couché pour n'avoir plus à porter son corps, il laissait l'âme et l'esprit s'élaner hors de l'enveloppe et retourner à son fils ou à Dieu.

On fut bien effrayé quelquefois de le voir, pendant des heures, absorbé dans une rêverie muette, insensible; il n'entendait plus le pas du valet plein de crainte qui venait au seuil de la chambre épier le sommeil ou le réveil du maître. Il lui arriva d'oublier que le jour était à moitié écoulé, que l'heure des deux premiers repas était passée. Alors on l'éveillait, il se

levait, descendait sous son allée sombre, puis revenait un peu au soleil comme pour en partager une minute la chaleur avec l'enfant absent. Et puis la promenade lugubre, monotone, recommençait jusqu'à ce que, épuisé, il regagnât la chambre et le lit, son domicile préféré.

Pendant plusieurs jours, le comte ne dit pas une parole. Il refusa de recevoir les visites qui lui arrivaient, et, pendant la nuit, on le vit rallumer sa lampe et passer de longues heures à écrire ou à feuilleter des parchemins.

— La suite au prochain numéro. —

LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ

PAR
GEORGE SAND

(Suite.)

Il montra une agilité et une adresse qui remplirent ses concurrents d'admiration. Aucun ne put songer un instant à lui disputer le prix; aussi se retira-t-il modestement du concours, afin de donner équitablement le prix aux autres.

Une cérémonie à la fois ingénue et prétentieuse, assez touchante au fond, termina les fêtes.

Au centre du labyrinthe du jardin s'élevait une petite fabrique couverte en paille et simulant une chaumière.

Le marquis appelait cette fabrique *le palais d'Astrée*.

On y porta les pauvres habits grossiers et rapiécés que Mario avait sur le corps lorsqu'il fit sa première entrée dans le manoir de ses pères.